BIOGRAPHY

NAPOLÉON

ET

LES SAVANTS

CONFÉRENCE

FAITE LE 16 FÉVRIER 1934

devant le groupe " Napoléon " d'anciens combattants

PAR

M. d'Ocagne

Membre de l'Institut

VANNES

IMPRIMERIE LAFOLYE ET J. DE LAMARZELLE

—

1934

NAPOLÉON
ET
LES SAVANTS [1]

La science n'a, bien entendu, joué dans la vie de Napoléon qu'un rôle fort accessoire, point négligeable cependant. Si le grand homme n'y a porté personnellement son attention qu'au temps de sa jeunesse, il ne s'en est jamais totalement désintéressé ; il a, en tout cas, eu pour les artisans des progrès de la science un penchant qui ne s'est jamais démenti. « Toutes les fois, a-t-il écrit, que je puis être utile aux sciences et aux hommes qui les cultivent, je suis mon inclination et je sens que je m'honore ». Parmi ceux qu'on appelle aujourd'hui des « intellectuels », c'est aux savants qu'allaient nettement ses préférences. Comme intellectuels, en effet, ayant pu se flatter d'être de ses amis — amis de Napoléon, quel titre magnifique — on ne trouve guère qu'un littérateur qui compte, Fontanes, quelques peintres, David, Gros, Gérard, mais surtout, ainsi que vous allez le voir, des savants vers qui le grand homme se sentait très évidemment attiré, ayant d'ailleurs toujours eu l'idée que, si son génie universel ne l'avait pas entraîné vers une autre destinée, il eût pu, lui aussi, faire une belle carrière dans les sciences. Il vous le dira lui-même tout à l'heure.

Je n'ignore pas, croyez-le bien, qu'il est recommandé aux conférenciers comme aux auteurs d'éviter de se citer eux-mêmes ; je me risque pourtant à vous demander la permission de vous lire une page que j'ai écrite il y a quelques années et qui peut se rattacher à mon actuel sujet. Je me suis bien essayé à redire les mêmes choses en des termes un peu différents, mais la paresse l'a emporté sur mon désir de stricte correction.

---

(1) Conférence faite le 16 février 1934.

Voici donc ce que j'ai déjà dit : (1)

« Plus on étudie l'histoire de Napoléon, plus on se convainc que jamais n'a paru dans le monde de génie supérieur au sien, génie capable de tout embrasser, de tout dominer dans l'ordre humain, génie vraiment universel, apte à s'élever aussi haut qu'il eût voulu en n'importe quelle branche d'activité intellectuelle. Il semble que tout ait été dit de son génie militaire, le plus grand qui se soit jamais manifesté sur cette terre, au témoignage même de ses pires ennemis, de son génie de législateur, célébré à l'envi par tous ceux qui ont étudié à fond l'élaboration du code auquel son nom reste attaché ; et pourtant nous voyons constamment surgir des occasions nouvelles d'exalter ce génie, et dans les directions les plus diverses. En réalité, l'extraordinaire puissance de ce cerveau unique était en mesure de s'appliquer à un objet quelconque et de triompher de toutes les difficultés qui s'y pouvaient rencontrer. C'est par l'action que ce formidable génie a principalement été sollicité ; c'est à des fins de direction des hommes et de domination qu'il s'est dépensé par dessus tout. Il eût certes tout aussi bien pu attester sa fécondité en quelque autre ordre qu'il eût voulu, dans l'ordre de la science, par exemple, et, plus particulièrement, dans celui des mathématiques ».

*
* *

C'est, en effet, par l'étude des mathématiques qu'il fut plus spécialement captivé lors de sa formation scolaire. Le jeune Bonaparte ne se manifesta pas comme un brillant élève de lettres, bien que devant, par la suite, se montrer un remarquable écrivain, comme en témoigne cet impérissable monument qu'est sa *Correspondance*. Cela n'a d'ailleurs rien d'étonnant ; tel qui, dans sa maturité, a su trouver les formes les meilleures pour l'expression de solides pensées, a parfaitement pu, en son jeune temps, n'avoir aucun goût pour aligner quelques phrases banales sur un sujet imposé, n'offrant pour lui qu'un médiocre intérêt, s'avérer même peu apte à faire ce qu'on appelle de l'amplification littéraire ou, pour user de l'argot de l'Ecole Polytechnique, du « laïus ».

---

(1) *Hommes et choses de science*, 1re Série, p. 147 (Vuibert, 1930).

En revanche, la rigueur du raisonnement géométrique devait fatalement séduire cet esprit net et précis ; aussi le jeune écolier réussit-il à merveille dans cette branche de l'enseignement. Sans doute, à ce propos, connaissez-vous déjà l'anecdote du maître d'allemand de l'Ecole militaire de Paris, devant qui l'on citait l'élève Bonaparte comme « le plus fort mathématicien de l'Ecole », et qui s'écriait : « Eh bien, j'avais toujours pensé que les mathématiques n'allaient qu'aux bêtes ».

On voudrait être sûr que ce brave magister a vécu assez longtemps pour se rendre compte de ce qui a pu sortir de la « bêtise » par lui discernée, avec un flair si subtil, chez son écolier.

Longtemps après la fin de ses études, Bonaparte ne s'était pas encore dépris de son goût très vif pour les choses de la géométrie. Nous verrons que lorsque, en 1796, il fut rejoint par Monge en Italie, il tint à se faire initier, par l'illustre géomètre, à la nouvelle doctrine inaugurée par lui sous le nom de géométrie descriptive. D'autre part, lors du séjour prolongé qu'il fit en Italie au lendemain de la paix de Campo-Formio, qui avait mis fin à sa glorieuse campagne de 1797, il eut à cœur de se mettre en relation personnelle avec les plus distingués des savants du pays. Parmi eux se trouvait un géomètre d'une très grande originalité, l'abbé Mascheroni, professeur à l'Université de Pavie. Nous allons, si vous le voulez bien, nous y arrêter quelques instants en raison de la suite curieuse qu'à eue cette rencontre.

Mascheroni était le créateur d'une branche nouvelle de la géométrie élémentaire à laquelle il avait donné le nom de *Géométrie du compas*. Voici en quoi elle consiste ; on suppose que l'on ne possède ni règle, ni équerre, rien qu'un compas, et l'on se propose d'effectuer avec ce seul compas toutes les constructions de la géométrie plane où interviennent ordinairement règle et équerre. C'était à *priori* une entreprise assez audacieuse. Pour vous donner une petite idée des difficultés qui s'y rencontrent, je prendrai l'exemple le plus simple, le premier de ceux auxquels s'attaqua Mascheroni, et dont au reste il vint brillamment à bout. Supposez que, sur une feuille de papier, vous ayez marqué, tout à fait au hasard, quatre points A, B, C, D ; vous n'avez pas de règle, vous ne pouvez donc tracer les droites AB et CD ; alors, on vous demande, en ne vous servant que du compas, de déterminer sans tâtonnement, par une construction rigoureuse, le point où se couperaient ces droites AB et CD, si elles étaient tracées. Essayez

de le faire : vous verrez que ce n'est pas commode ; il faut être un très fin géomètre pour y réussir. (1)

Peut-être vous semble-t-il que nous nous sommes un peu éloignés de Napoléon ; point tant que vous le pensez, et d'ailleurs nous y revenons. Le général Bonaparte s'étant fait initier par Mascheroni à sa géométrie, s'amusa, une fois rentré à Paris, à en proposer les problèmes, et particulièrement celui que je viens d'énoncer, sous formes de sortes de défis aux illustres mathématiciens qui siégeaient avec lui à l'Académie des Sciences — car vous n'ignorez pas qu'il appartenait lui-même à ce corps savant. Ces grands maîtres qui avaient, cela va de soi, résolu des problèmes bien autrement difficiles mais d'un tout autre genre, n'aperçurent pas de prime abord le moyen de se tirer d'affaire, et ce fut le jeune général, leur confrère, qui leur donna la clef de l'énigme. « Général, lui dit Laplace, nous nous attendions à tout recevoir de vous, excepté des leçons de mathématiques ». Ce petit fait — et c'est pourquoi j'ai tenu à vous le rapporter — a valu à la modeste question que nous venons de voir le nom de « problème de Napoléon ». En 1909, un périodique mathématique allemand publiait encore une note portant le titre : *Die Napoleons-Aufgabe.*

Nous clorons là, en ce qui concerne le sujet dont avons à nous occuper, les souvenirs se rapportant à la jeunesse de Napoléon.

*
* *

Parmi les grands savants qui devaient atteindre l'apogée de leur brillante carrière sous le règne de Napoléon, celui qui, le premier, se trouva en relation avec lui fut Laplace. C'est, en effet, Laplace, qui comme examinateur à l'Ecole militaire, prononça l'admission de l'élève Bonaparte dans le corps de l'artillerie. Plus perspicace que le maître d'allemand dont je viens de vous citer la si judicieuse appréciation, Laplace sut discerner — ce n'était, au surplus, pas bien difficile — les hautes qualités d'intelligence du jeune homme. Toutefois, et ceci mérite d'être noté, l'illustre savant devait, par la suite, répéter à diverses reprises, qu'il avait rencontré un autre élève qui, en tant que mathématicien, s'était

(1) Un de mes élèves de l'Ecole Polytechnique, François Hussenot, de la promotion 1930 (sorti depuis lors dans le corps des ingénieurs de l'aéronautique) m'a communiqué une solution très élégante de ce problème, qui a été inséré dans le N° du 15 avril 1932 du *Journal de mathématiques élémentaires,*

montré plus brillant encore ; c'était Drouot, le futur grand chef de l'artillerie des armées impériales, d'une si haute valeur morale, que Napoléon devait baptiser « le sage de la grande armée » et qui, après avoir accompagné son Empereur à l'île d'Elbe et en être revenu avec lui, lui resta toujours si obstinément fidèle.

Laplace, né le 23 mars 1749 à Beaumont-en-Auge, dans l'actuel département du Calvados, était le fils d'un simple cultivateur. Après de brillantes études qu'il fit, pour la plus grande part, comme boursier au collège de Caen, il vint de bonne heure à Paris où son exceptionnel mérite, reconnu dès ses débuts par d'Alembert, lui valut une rapide ascension dans la hiérachie scientifique. Admis en 1773, alors qu'il était à peine âgé de 24 ans, comme adjoint à l'Académie des sciences, dont les cadres différaient de ceux de l'Académie d'aujourd'hui, il en devint membre associé en 1783, et pensionnaire — ce qui constituait alors l'échelon le plus élevé — en 1785. Il fit, bien entendu, partie de l'Institut de France dès sa fondation en 1795, et devint en 1816 membre de l'Académie française. Les deux principaux titres de gloire de Laplace consistent à avoir fondé définitivement, d'une part, la *mécanique céleste* qui régit tous les mouvements des astres gravitant dans notre univers solaire, et, d'autre part, le *calcul des probabilités* dont le premier embryon a été dû, dès le XVII^e^ siècle, à nos deux grands compatriotes Blaise Pascal et Pierre Fermat, et dont nous voyons l'importance croître de jour en jour depuis qu'est apparu le rôle de premier ordre joué par cette discipline spéciale dans l'explication des lois du monde physique.

C'est d'ailleurs Laplace qui, le premier, est parvenu à créer, à titre d'une sorte de corollaire de sa mécanique céleste, une méthode sûre de prévision des marées. Rappelons aussi qu'il fut un des premiers organisateurs de notre Ecole Polytechnique. Rempli d'une légitime admiration pour le génie de Laplace, Bonaparte, au lendemain du 18 Brumaire, tenta, en vue de se l'attacher plus étroitement, d'en faire son ministre de l'Intérieur. Mais, doué d'un véritable génie pour les plus hautes spéculations de la science, Laplace ne possédait pas les aptitudes requises pour les besognes plus modestes de l'administration, et le Premier Consul ne tarda pas à renoncer à la collaboration de son ancien maître qui, dans l'examen des affaires, se perdait dans les minuties, y apportant, selon le mot même de Napoléon, « l'esprit des infiniment petits ». Cela n'a rien qui puisse surprendre

quiconque a pu se rendre compte des étroites exigences du labeur que poursuivent les purs mathématiciens. Il faut distinguer en effet, entre les qualités que confère à l'esprit une solide éducation mathématique et la tournure que peut lui faire prendre le culte exclusif de la science des nombres et des formes géométriques.

Tant s'en faut d'ailleurs que la petite déconvenue ainsi éprouvée par le Premier Consul ait porté atteinte aux sentiments de profonde admiration qu'il professait pour Laplace. Par la suite, l'Empereur devait le combler d'honneurs, le faisant successivement sénateur, comte et grand-officier de la Légion d'honneur.

Laplace, hélas, à l'exemple de tant et tant de ceux qui avaient été l'objet des faveurs impériales, ne sut pas conserver sa fidélité à celui qui l'avait si généreusement traité ; rallié au gouvernement de la Restauration, il devint, sous cet autre régime, pair de France, marquis et grand'croix de la Légion d'honneur. Jusqu'à sa mort survenue le 5 mars 1827, il se montra un des plus fermes soutiens de la monarchie des Bourbons.

*
* *

Avec Laplace, la plus haute illustration mathématique française de la fin du XVIII[e] siècle et du début du XIX[e] se rencontre chez Lagrange. De vieille souche française, Louis de Lagrange est né à Turin le 25 janvier 1736. Après de très brillantes études littéraires, ce n'est qu'à l'âge de 16 ans qu'il s'engagea dans la voie des sciences mathématiques, mais pour y avancer à pas de géant. Dès ses premières publications, il s'affirma comme un maître. Après avoir, de 1766 à 1787, résidé à Berlin, où, sur le conseil de d'Alembert, Frédéric II l'avait appelé à présider l'Académie des sciences, il vint se fixer à Paris où son atavisme ne fut pas long à réveiller pleinement son tempérament essentiellement français.

D'abord, admis à notre Académie des sciences, à titre d'associé étranger, en 1772, il en devint membre pensionnaire, après avoir repris la nationalité française, en 1787. Comme Laplace, il appartint à la première fournée des membres de l'Institut en 1795, et, lors de la création de l'École Polytechnique, fut le premier titulaire de la chaire d'analyse.

Pour sa *mécanique analytique*, il peut être regardé comme le

père de ce que nous appelons aujourd'hui la *mécanique rationnelle*, l'une des pierres angulaires de l'édifice général de la science ; on peut encore saluer en lui le premier instaurateur de ces deux hautes diciplines mathématiques de caractère fondamental, dites aujourd'hui la *théorie des fonctions* et le *calcul des variations*.

Devenu, lui aussi, très grand ami de Napoléon, par le génie de qui il avait été vivement séduit, il fut fait par lui sénateur et comte de l'Empire avant de finir doucement ses jours le 10 avril 1811, ayant toujours vécu dans sa tour d'ivoire sans jamais se mêler aux agitations de la vie publique.

*
* *

En même temps que par Lagrange, l'enseignement de l'analyse fut donné à l'Ecole polytechnique, à son origine, par Fourier.

Né à Auxerre le 21 mars 1768, fils d'un simple artisan, et propre petit-neveu du bienheureux Pierre Fourier porté sur les autels, Joseph Fourier fit montre, pour l'étude des sciences, d'une étonnante précocité, mais à l'encontre de Lagrange, il eut une existence très mouvementée, qu'influencèrent grandement les évènements publics. Incorporé parmi les savants qui accompagnèrent le général Bonaparte, dans l'expédition d'Egypte sur laquelle nous allons avoir à revenir, Fourier en cela bien différent de Laplace, y fit montre de tels talents administratifs, qu'au retour en France, Bonaparte, lui faisant abandonner sa chaire de l'Ecole Polytechnique, le transforma en un préfet, auquel plus tard il décerna un titre de baron avec dotation. Envoyé de prime abord à Grenoble, il y resta, du 2 janvier 1802 jusqu'à la fin de l'Empire. Il y déploya, au reste, tous les mérites que le Premier Consul avait su discerner chez lui et se signala particulièrement par ses heureuses initiatives en fait de travaux publics ; c'est à lui notamment que sont dus l'ouverture de la route de Grenoble à Turin par le mont Genèvre et le desséchement des marais de Bourgoin.

Mais, chose bien digne d'être notée, ces occupations administratives furent loin de le faire renoncer à ses travaux scientifiques ; c'est, au contraire, dans cet intervalle qu'il a composé son œuvre maîtresse, celle qui lui vaut de figurer en belle place dans le panthéon de la science, sa *théorie analytique de la chaleur*, premier modèle d'une application de grande envergure des mathématiques à l'étude des lois de la physique, à l'occasion de

laquelle il a d'ailleurs créé un outil analytique, depuis lors devenu classique, et d'ailleurs très justement sous son nom, *les séries de Fourier.*

L'illustre savant eut à connaître par la suite des heures terriblement difficiles. Lors du retour de l'île d'Elbe, il était encore préfet à Grenoble ; il y avait, en effet, été maintenu par le gouvernement de la Restauration, auquel, tel Laplace, il s'était laissé aller à se rallier. Ayant cru, en 1814, à la chute définitive de l'Empereur, il avait pensé être, sur le terrain politique, dégagé de toute obligation à son endroit, sans rien renier pour cela des sentiments qu'à titre personnel il lui avait voués depuis leur commun séjour en Égypte. Ce n'est peut-être pas très brillant, mais c'est très humain.

Or lorsqu'éclata comme un coup de tonnerre la nouvelle du débarquement au Golfe Juan, suivi de la marche foudroyante vers Paris, le pauvre Fourier se trouva pris entre les nouveaux devoirs que lui avait créés son ralliement aux Bourbons et les aspirations que réveillait en lui son ancien attachement à l'Empereur. Ne pouvant se résoudre à trahir ni ce qu'il regardait alors comme son devoir de préfet, ni les sentiments intimes qui subsistaient en lui, il ne trouva pas d'autre moyen de se tirer de cette angoissante alternative que de quitter sa préfecture pour se retirer à Lyon où les princes de la famille royale étaient réunis ; à Grenoble, il laissait le commandant de la subdivision, général Marchand, se débrouiller à sa guise.

Lors de la rentrée de Napoléon à Paris, Fourier obtint sans difficulté de lui le pardon de la défaillance qui lui avait permis de conserver sa préfecture après l'abdication de 1814.

Par contre, les Bourbons lui tinrent sévèrement rigueur de son abandon de poste lors du retour de l'île d'Elbe. Privé de tout emploi après la rentrée de Louis XVIII à Paris, il dut, pour assurer sa subsistance, accepter un assez modeste emploi qu'un de ses anciens élèves de l'Ecole Polytechnique, devenu préfet de la Seine, le comte Chabrol de Volvic, fut heureux de pouvoir lui accorder dans ses bureaux.

Mais là où le ressentiment du gouvernement royal dépassa vraiment la mesure, ce fut lorsque, en 1816, Fourier ayant, pour ses admirables travaux de physique mathématique, été élu membre de l'Académie des sciences, le roi refusa de ratifier cette élection. Ce ne fut que l'année suivante, alors que les passions politiques étaient déjà un peu assoupies, qu'une nouvelle élection fit entrer Fourier à l'Académie, Louis XVIII ayant cette fois

passé outre à l'opposition des personnes de son entourage qui lui conseillaient encore de ne pas désarmer. Fourier devait, au reste, devenir en 1822 secrétaire perpétuel de l'Académie, en attendant d'accéder en 1826 à l'Académie française. Il est mort le 16 mai 1830, et c'est Arago qui lui a succédé comme secrétaire perpétuel.

***

Parmi tous ces grands mathématiciens amis de Napoléon, celui dont la figure se détache avec le plus de relief, qui, d'ailleurs, pénétra le plus avant dans l'intimité du grand homme et pour lui rester inébranlablement fidèle, ce fut Monge, Monge dont mon camarade, confrère et ami Louis de Launay, son principal historiographe, a résumé le portrait moral en ces quelques mots : « Intelligent, travailleur, ardent, imaginatif, bon, dévoué, avec une nuance de rudesse plébéienne ».

Bourguignon comme Fourier, et comme lui fils d'un modeste artisan, Gaspard Monge est né à Beaune le 10 mai 1746. Comme Fourier encore, Monge se montra d'une exceptionnelle précocité pour l'étude des sciences. Dès l'âge de 16 ans, il était appelé par les oratoriens, dont il avait été l'élève, à professer la physique à leur maison de Lyon. Nous le retrouvons un peu plus tard répétiteur du cours de mathématiques professé à l'Ecole du génie de Mézières par l'abbé Bossut qui sut discerner sa haute valeur et le désigna plus tard pour son successeur. C'est à l'occasion de cet enseignement de l'Ecole de Mézières que Monge fut conduit à la création de sa *géométrie descriptive* sensiblement développée par la suite dans ses leçons de l'Ecole Polytechnique, partie la plus populaire de son œuvre scientifique au reste de belle ampleur car Monge peut encore compter parmi les fondateurs de la *géométrie infinitésimale*. Correspondant de l'Académie des sciences dès 1772, alors qu'il n'avait encore que 26 ans, il en devint adjoint en 1780 et associé en 1785.

Membre de l'Institut dès l'origine, en 1795, il prit à la création de l'Ecole Polytechnique une part prépondérante, telle même que, dans une étude que je lui ai consacrée (1), j'ai cru pouvoir

---

(1) *Hommes et choses de science*, 1re série, p. 99. Cette étude a été reproduite dans le *supplément au Livre du centenaire de l'Ecole Polytechnique*. p. 32- En un volume récemment paru (chez Royer) M. de Launay, de l'Académie des sciences, vient de publier une excellente biographie complète et détaillée de Monge.

proposer pour lui le titre de « père des polytechniciens », proposition qui a reçu l'assentiment unanime des anciens élèves de l'Ecole.

Mais ce que nous avons à examiner surtout ici, c'est l'histoire des rapports de Monge avec Napoléon. Ces rapports se nouèrent en 1796 en Italie où, avec un groupe de savants dont faisait encore partie Berthollet, Monge reçut la mission officielle de contribuer à faire le choix des objets artistiques et scientifiques que les traités de paix, signés par Bonaparte après ses victoires, nous permettaient de prélever sur les richesses réunies dans les collections des divers Etats italiens.

Entre le général en chef et l'éminent géomètre, ces rapports eurent tôt fait de prendre la forme d'une véritable amitié qui devait ne jamais connaître de défaillance. Comme je l'ai déjà dit, Bonaparte mit à profit cette heureuse rencontre pour se faire initier par Monge aux principes de sa géométrie descriptive. On sait aussi qu'il l'associa à Berthier pour porter à Paris le traité de Campo-Formio. Emerveillé de la puissante et lumineuse intelligence du jeune général, Monge, après son retour en France, et d'ailleurs en cela énergiquement soutenu par Laplace et Lagrange, se mit en campagne pour que le héros des guerres d'Italie, maître incomparable en cette sorte d'énorme mécanique que constitue, à la guerre, le maniement des grandes masses humaines, fût admis à l'Institut dans la section de mécanique. L'élection eut lieu le jour de Noël 1797 ; Bonaparte — curieuse conjonction — était appelé à occuper le fauteuil laissé vacant par suite de l'exclusion de Lazare Carnot, rayé de la liste de l'Institut après le coup d'Etat de fructidor. Nous aurons, au reste, à revenir sur Carnot, lui aussi éminent mathématicien, au sujet de ses rapports avec Napoléon. De fait Bonaparte prit très au sérieux ses fonctions d'académicien ; ne manquant aucune séance de sa classe lorsque ses autres occupations lui en laissaient le loisir, il présida cette classe — celle des sciences — pendant le deuxième semestre de l'an VIII (1799). Il est assez piquant de rappeler que, lorsqu'il quitta Paris pour aller prendre le commandement de l'expédition d'Egypte, il avait revêtu le costume de membre de l'Institut, cet habit qu'avait dessiné le peintre David et qui, par la suite, devait, pour le public, prendre le nom d' « habit vert ».

Cette expédition d'Egypte où se scella définitivement la réciproque et solide amitié de Bonaparte et Monge fut encore, pour le premier, l'occasion de se mettre plus étroitement en

rapport avec nombre d'hommes de science. On sait, en effet qu'il se fit accompagner d'une commission d'études scientifiques dans laquelle, outre Monge, figuraient entre autres, Fourier, Berthollet, Dolomieu, Geoffroy Saint-Hilaire, Pierre-Simon Girard, Conté, le prodigieux inventeur, père de l'aérostation militaire, dont la fertile ingéniosité devait parer à tous les besoins matériels de l'expédition, se faisant sentir aussi bien du côté civil que du côté militaire...

Sur l'initiative de Bonaparte avaient encore été adjoints à cette commission quarante polytechniciens, frais émoulus de l'Ecole, ou même y figurant encore comme élèves. On n'ignore d'ailleurs pas que, dès l'origine, Napoléon avait tenu en particulière estime la grande École qu'il devait appeler un jour sa « poule aux œufs d'or » ; c'est de là, comme on sait, qu'est venu l'emblème traditionnel de l'institution. Parmi ces polytechniciens de l'expédition d'Égypte, je me bornerai à citer : le futur grand physicien Malus, Lancret, ingénieur des Ponts et Chaussées, mort en pleine jeunesse après s'être révélé géomètre de premier ordre, Chabrol de Volvic, autre ingénieur des Ponts et Chaussées et Jomard, ingénieur géographe, qui devaient par la suite devenir l'un et l'autre membres de l'Institut, le premier à l'Académie des Beaux-Arts, comme « urbaniste », pour la part qu'il a prise comme préfet de la Seine à l'embellissement de Paris, le second à l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres pour ses travaux relatifs à la géographie de l'antiquité et la publication de l'admirable *Description de l'Égypte* couronnement de l'expédition au point de vue scientifique, dont, avec Lancret il fut le principal artisan.

Lors de la fondation par Bonaparte de l'Institut d'Égypte, en 1798, Monge en fut le premier président, Fourier le secrétaire perpétuel.

Lorsqu'en 1799, Bonaparte rentra subrepticement en France à bord du *Muiron*, il emmena Monge et Berthollet dont il ne voulait pas se séparer et dit à Monge qu'il comptait sur lui pour faire sauter la frégate, si elle venait à tomber aux mains des anglais. « Le surlendemain, dit Arago, on aperçut à l'horizon une voile qu'on prit d'abord pour un bâtiment anglais ; aussitôt le branle-bas de combat fut exécuté et chacun se rendit à son poste. Bientôt on reconnut que le bâtiment n'était pas ennemi. Où est Monge ? demanda le général. On le chercha pour l'avertir que tout danger avait cessé ; on trouva le savant illustre à côté de la sainte-barbe, une lanterne allumée à la main ».

Par la suite, l'Empereur faisait de Monge un sénateur, le dotant

même d'une sénatorerie, celle de Liége, et l'élevait en 1806, à la présidence du Sénat ; il lui conférait en outre, la dignité de grand-officier de la Légion d'honneur et le titre de comte de Péluse, évocateur de leur commune expédition en Égypte. Mais la simplicité foncière de Monge s'effarouchait un peu de tous ces honneurs qui, bien certainement, avaient moins de prix à ses yeux que l'amitié de son cher Empereur.

En apprenant en 1812, le désastre auquel avait abouti la campagne de Russie, l'illustre savant fut frappé d'une attaque dont il ne se remit jamais complètement, dont les suites furent même aggravées par les événements qui devaient aboutir à la chute du colosse.

Le gouvernement de la Restauration eut le triste courage de rayer le nom de Monge, en même temps que celui de Lazare Carnot, de la liste des membres de l'Académie des sciences. Monge ne survécut que deux ans à ce déni de justice. Il s'éteignit le 28 juillet 1818, resté toujours fidèle aux trois cultes qui avaient illuminé sa vie : la science, l'École Polytechnique, Napoléon !

*
* *

Quant à Carnot, lui aussi géomètre de premier ordre, ses rapports avec Napoléon ont passé par des hauts et des bas. Il convient toutefois de ne pas oublier que c'est lui qui, en qualité de Directeur, fit nommer général en chef de l'Armée d'Italie Bonaparte, alors seulement âgé de 26 ans, ce qui n'a pas été sans quelque influence sur la suite de sa carrière. Bonaparte, de son côté, appela Carnot au poste de ministre de la guerre au lendemain de Brumaire et contribua à sa réintégration à l'Institut qui eut lieu par la voie d'une nouvelle élection le 26 mars 1800. Le libéralisme inné de Carnot l'éloigna de celui dont il prisait pourtant hautement le génie, lors de l'établissement du consulat à vie, et, davantage encore, lors de la fondation de l'Empire. Mais son ardent patriotisme le rapprocha du héros lorsque pour celui-ci commença la série des mauvais jours. On sait quelle fut sa belle conduite lorsque Napoléon, lui ayant conféré le grade de général de division, alors que sa carrière militaire s'était, au temps de la Révolution, arrêtée à celui de chef de bataillon, lui confia le poste périlleux de gouverneur d'Anvers. Pendant les Cent jours, le dévouement de Carnot s'accrut encore lorsque l'Empereur fit de lui son dernier ministre

de l'Intérieur, circonstance qui eut pour effet de le faire rayer pour la seconde fois de la liste de l'Institut, cette fois par le gouvernement royal, et de le contraindre à aller finir ses jours à l'étranger. Il mourut à Magdebourg le 2 août 1823, léguant à la France, en la personne de son fils Sadi, qui, entré en 1812 à l'Ecole Polytechnique, devait mourir prématurément en 1832, un des plus grands physiciens dont se puisse glorifier notre pays, le créateur de la thermo-dynamique.

*
* *

Tous les savants dont je vous ai parlé jusqu'ici ont été des mathématiciens ; c'est parmi ceux-ci que Napoléon s'était créé le plus de relations personnelles. Mais il s'en est trouvé aussi en d'autres branches de la science, qui ont compté au nombre de ses amis particuliers. Il me suffira de citer ici l'illustre chimiste Berthollet et l'éminent naturaliste Lacépède.

Comme Lagrange, Claude Berthollet n'eut pas, dès sa naissance, la qualité de Français, bien que né sur une terre destinée à devenir française un peu plus d'un siècle plus tard. C'est en effet, à Talloires sur les bords du lac d'Annecy qu'il vit le jour le 9 novembre 1748. Après avoir conquis à Turin le grade de docteur en médecine, il vint s'établir à Paris où Tronchin, alors à l'apogée de sa réputation et ayant su discerner ses hautes qualités d'intelligence, assura rapidement sa fortune. Mais ce fut la chimie qui peu à peu s'empara de toutes les forces intellectuelles du jeune homme admis dès 1780 comme adjoint à l'Académie des sciences ; il y devint associé en 1785, et pensionnaire en 1792, à la veille de sa suppression par la Convention.

Entré à l'Institut lors de sa création, il s'y montra le digne héritier et le continuateur de Lavoisier. Ainsi que le firent Lagrange pour l'analyse et Monge pour la géométrie, ce fut lui qui instaura à l'Ecole Polytechnique l'enseignement de la chimie.

Avec Monge, nous l'avons vu, il fit partie de la mission scientifique envoyée en 1796 auprès de Bonaparte en Italie ; avec Monge également il fut emmené en Egypte par le général en chef. Dans tous les souvenirs se rattachant à la première partie de la carrière de Bonaparte, les noms de Monge et de Berthollet sont inséparables, au point même que, pour bien des soldats de l'armée d'Egypte, ils avaient fini par se fondre en un seul personnage : Monge-Berthollet. Lui aussi fut fait par Napoléon comte, grand

officier de la Légion d'honneur et sénateur, avec la sénatorerie de Montpellier. Dépourvu de toute ambition et de tout esprit d'intrigue, Berthollet ne rechercha nullement les faveurs de la Restauration, mais elles vinrent à lui et n'étant pas pourvu de la même fidélité obstinée que Monge, il ne les repoussa pas non plus et devint pair de France sous le nouveau régime pour mourir paisiblement, le 6 novembre 1822 à Arcueil où, avec son ami Laplace, il avait fondé cette fameuse société au sein de laquelle dans l'atmosphère la plus sereine, se débattaient les plus hautes questions préparant les immenses progrès scientifiques du XIX^e^ siècle.

*
* *

De tous les savants qui gravitèrent autour de Napoléon, celui qui réalisa le plus complètement le type de l'homme de cour, ce fut sans conteste Lacépède faisant un peu, du côté des sciences, le pendant de Fontanes, du côté des Lettres.

Né à Agen le 26 décembre 1756, Etienne de La Ville, comte de Lacépède, eut le privilège d'être le disciple direct de Buffon pour devenir son continuateur. Sa manière procède très nettement de celle de son maître ; on a fait la remarque que son style n'a pas laissé de s'inspirer du sien — ce qui, après tout, est un assez beau compliment — ; comme lui il a également eu le goût d'un certain décorum dans sa façon de vivre, d'une élégance recherchée dans sa mise, en même temps que le souci d'une politesse raffinée, et toujours souriante, toutes qualités propres à se faire bien voir dans le monde. A l'exemple de cet illustre modèle, la légende le représente n'écrivant qu'avec des manchettes de dentelle. Mais l'analogie de Lacépède avec Buffon ne s'est pas bornée à ce côté tout extérieur. L'œuvre du disciple s'est montrée non seulement pour la forme, mais aussi pour le fond, digne de celle du maître ; on a même pu lui reconnaître un caractère plus strictement scientifique, au sens moderne du mot.

Professeur au Muséum, membre de l'Institut dès sa création, Lacépède sut plaire à Napoléon tout à la fois par sa valeur de savant et ses qualités de parfait homme du monde.

Sénateur au lendemain de Brumaire, il présida le Sénat en 1801, 1807 et 1811, et fut, dès 1804, pourvu de la première des sénatoreries, celle de Paris.

En créant la Légion d'honneur, Napoléon lui en attribua la grande chancellerie. Nous sommes tellement habitués, et depuis

longtemps, à voir cette haute situation toujours conférée à de grands chefs militaires à la retraite que ce choix du Premier Consul peut sembler *à priori* un peu surprenant ; c'est que l'on ne fait pas tout de suite la réflexion qu'à cette époque tous les grands chefs de guerre étaient de jeunes hommes dont aucun n'était en mesure d'occuper un poste qui ne pouvait convenir à un militaire qu'après sa mise à la retraite.

Lacépède eut à jouer, à une certaine heure, dans l'histoire de Napoléon, un rôle de premier plan ; c'est lui, en effet, qui, comme sénateur, eut mission de faire le rapport sur le sénatus-consulte déférant au Premier Consul le titre d'Empereur.

A la Restauration, Lacépède fut privé de la grande chancellerie, mais maintenu comme pair de France. Etant resté auprès de Napoléon pendant les Cent jours, il se vit, en 1815, déchu de sa qualité de pair ; elle lui fut pourtant restituée en 1819 alors que les passions politiques s'étaient un peu calmées ; il la conserva jusqu'à sa mort survenue à Epinay-sur-Seine le 6 octobre 1825.

Ainsi, de tous ces grands savants dont Napoléon avait eu plaisir à s'entourer et qu'il avait comblés d'honneurs, et sans parler de Lagrange mort sous l'Empire, seul l'excellent Monge lui est resté indéfectiblement fidèle ; cela vaut bien que nous saluions avec une particulière sympathie sa mémoire ; mais n'accablons pas trop les autres pour n'avoir pas eu le courage de sacrifier l'automne de leur carrière au culte du souvenir que plusieurs d'entre eux, à tout le moins, ne reniaient tout de même pas en leur for intérieur. Les plus intimes compagnons d'arme du grand Empereur, ses maréchaux, n'ont pas, hélas, fait montre envers lui d'un plus immuable attachement. Il faut tenir compte de l'infirmité de la nature humaine et se montrer indulgent.

Quant au goût manifesté par Napoléon pour tous ces savants, il s'explique non seulement par l'attrait qu'offrait à ses yeux un commerce suivi avec des intelligences supérieures, mais assurément aussi par le penchant que, de tout temps, il a manifesté pour les sciences. Il s'est, au reste, très nettement expliqué à ce sujet dans ce passage d'une de ses lettres : « Pensez-vous que si je n'étais pas devenu général en chef et l'instrument du sort d'un grand peuple, j'aurais couru les bureaux et les salons pour me mettre dans la dépendance de qui que ce fût, en qualité de ministre ou d'ambassadeur ? Non, non ! je me serais jeté dans

l'étude des sciences exactes. J'aurais fait mon chemin dans la route des Galilée, des Newton. Et puisque j'ai réussi constamment dans mes grandes entreprises, eh bien ! je me serais hautement distingué aussi par des travaux scientifiques. J'aurais laissé de belles découvertes. Aucune autre gloire n'aurait pu tenter mon ambition ».

Comment n'être pas frappé par de si fiers accents ? Et qui donc, en-dehors de Napoléon, eût pu, sans que cela parût surprenant, se permettre de tenir un pareil langage ? Mais aussi, quel légitime orgueil les gens de science ne sont-ils pas en droit de ressentir à voir l'attrait tout particulier que leur labeur a pu exercer sur un tel homme ?

M. d'Ocagne.
membre de l'Institut

Vannes. — Imprimerie Lafolye et J. de Lamarzelle.